L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 2 AOUT 1873. 46me Année.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIETAIRES-EDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI MATIN, 2 AOUT.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir ces annonces.

Par E. Roger & Cie, dans leurs salles d'encan—Bottes, souliers et bottequins.

Par Placide J. Segur, au No 40 rue Douane—meubles.

Par D. E. Murphy, de Nos 75 de la rue Peters, coffre-fort, balances, presses, etc.

Par Vincent & Cie, à leur salle d'encan, aux Nos 61 et 63 de la rue de la Douane—Linge, chapeaux et lingerie.

Par O. Valcour, sur la Levée, en face de la rue Girod—Mais.

Par les mêmes, à leurs salles de ventes, 108 et 110, rue des Magasins, vente à crédit, 25 paniers de faisans.—Aussi, au Union Wharf-House, coin Notre-Dame et Tchoupitoulas, 100 rouleaux toile d'emballage.

Les finances de l'Espagne et les finances de la Louisiane.

Nous croyons que les finances de ces deux pays sont à peu près dans le même état. Les dettes de l'Espagne comme celles de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans ont été portées à un chiffre qui ne permet pas de penser qu'elles puissent être jamais payées, et ici nous ne parlons pas seulement du capital mais aussi des intérêts. C'est pour cela qu'on s'ingénie en Espagne à chercher des biais pour écarter des payements obligatoires, c'est-à-dire pour le éluder, de même qu'ici M. Clinton, l'auteur des Comptes Publics, s'ingénie à trouver un biais pour échapper au payement intégral de la dette flottante. Ce n'est pas nous qui le blâmerons dans ses efforts, car ce qu'il fait ou ce qu'il essaye de faire devra être fait tôt ou tard d'une manière infiniment plus énergique.

M. Clinton en est au début seulement et comme il devait s'y attendre, il soulève beaucoup d'opposition. Nous lui conseillons de mettre de l'égalité et de l'impartialité dans l'application de ses moyens. Par exemple lorsqu'il paye au rabais une somme de $150,000 de warrants et qu'il amortit ces warrants pour à-peu-près la moitié des sommes qu'ils représentent nominalement, il sauve bien à l'Etat un déboursé considérable et personne ne pourra dire que l'opération n'est pas excellente. Non seulement c'est un rabais sans banqueroute, mais c'est encore une mesure du goût des créanciers, puisqu'il y a plus d'offres que M. Clinton n'en peut accepter, c'est-à-dire des offres bien supérieures au capital dont il dispose.

C'est là une preuve irréfutable de la bonté du plan d'opération. Mais pourquoi M. Clinton ne persiste-t-il pas et pourquoi fait-il des exceptions? Pourquoi, après un succès complet, abandonne-t-il le système? Cela n'est pas juste et l'Etat ne doit pas avoir de créanciers préférés. Ils doivent tous être payés de la même manière et de la même façon, au rabais.

M. Clinton n'est pas assez hardi, et pour l'encourager, nous lui parlerons un peu de ce qui se passe en Espagne, et nous lui montrerons qu'on n'y craint pas d'effaroucher quelques capitalistes quand il s'agit du bien de l'Etat. Voici la déclaration que M. Martinez de Hugo, président de la commission du budget, faisait naguères à la Chambre : "Nous ne voyons, messieurs, d'autre moyen de mettre de l'ordre dans les finances que de déclarer amortissables les dettes de l'Etat, de ne payer ni rente ni intérêt et de prélever sur le budget annuel une somme de 6 à 700 millions pour les amortir."

Voilà une déclaration qui nous plaît: Au lieu de payer les intérêts et les rentes, on les garde pour amortir le capital et c'est juste, car tout le monde en Espagne ayant été appauvri par la révolution et les troubles qu'elle a causés et qu'elle cause encore tous les jours, sans qu'un prince ne prévoie la fin, nous ne voyons pas pourquoi les capitalistes seraient seuls exception à la détresse générale et fleuriraient quand les autres membres du corps social périssent. Ne faut-il pas que chacun supporte une part des malheurs publics?

Il est vrai que la déclaration hardie de M. Martinez a été combattue par le ministre des finances, M. Carvajal, qui a eu l'audace bien plus grande encore, selon nous, de dire que si l'ordre se rétablit en Espagne, et que la Chambre donne son concours au gouvernement, il arrivera un jour où les finances espagnoles prouveront que la nation peut remplir ses engagements dans la limites de ses recettes et de sa capacité tributaire qui est fort grande et méconnue de beaucoup de gens. M. Carvajal a ajouté que la dette était digne de respect, qu'elle devait être payée pour l'honneur de la nation; que le gouvernement ferait des efforts héroïques pour payer tout ce que la nation pourra payer et pour prouver que l'Espagne est une nation sérieuse, sachant et voulant remplir ses engagements.

Billevesées que tout cela! Est-ce que la France n'était pas une nation sérieuse, quand elle faisait banqueroute sous Henri IV, sous Louis XIV, sous Louis XV et surtout sous Couthon, St-Just et Robespierre, quand ces trois terribles personnages, d'un trait de plume, liquidaient de l'existence 3 milliards d'assignats, et sous le Directoire quand ce gouvernement biffait encore les deux tiers de la dette qui restait, et enfin sous Napoléon Ier quand le ministre des finances, Gaudin, duc de Gaëte, faisait une revue finale des titres de la dette et trouvait encore moyen d'en biffer une bonne partie. Est-ce que ces diverses banqueroutes ont ruiné la France? Ont-elles ruiné son crédit? Au contraire, elles ont enrichi ce pays; elles ont fait monter son crédit si haut, qu'elle trouvait, par l'emprunt, cinq milliards au lieu de 2 à 800 millions qu'il lui fallait pour la guerre de Crimée, 12 milliards au lieu de 600 millions qu'il lui fallait pour la guerre d'Italie et enfin 44 milliards au lieu de cinq milliards qu'il lui fallait pour payer l'indemnité allemande. Il est donc bien prouvé que les banqueroutes enrichissent réellement les pays qui ont le courage et le bon sens d'avoir recours à ce moyen en cas de nécessité.

Il en sera des déclarations de M. Carvajal comme de celles de son prédécesseur, M. Tutau, qui, en arrivant au département des finances, avait rempli de joie les créanciers de l'Etat et qui, un mois après, proposait la création du papier-monnaie avec cours forcé pour 500 millions de francs. S'il fut resté huit jours de plus au ministère, il eut proposé aux Cortès, ainsi qu'il l'a écrit dans une brochure postérieure, d'amnistier la création de la banque hypothécaire et de lui retirer tous les billets signés par les acquéreurs de biens nationaux, à elle donnés pour lui garantir le paiement de 1,600 millions de réaux avancés par elle. M. Tutau avait proposé aussi de frapper l'emprunt, dit consolidé, d'un impôt de 25 p. 0/0 comme les contributions.

M. Ladicea, qui a occupé passagèrement le ministère des Finances entre M. Tutau et M. Carvajal, avait déclaré au Conseil des ministres, qu'il convenait de suspendre pour un temps illimité le payement de toutes les dettes. M. Carvajal seul veut faire l'impossible et il ne dit pas seulement par quel moyen il compte liquider un premier déficit de la dette flottante, s'élevant à 2,300 millions de réaux et un autre de 500 millions sur le budget actuel. On sait néanmoins qu'il a l'intention de proposer aux Cortès sur le 3 0/0 une nouvelle réduction qui ne s'élèverait pas à moins de 23 0/0, et ce contre un projet de loi pour l'autorisation d'ajourner à quelques mois le payement de toutes les rentes que le Trésor a laissé protester. Nous serions assez disposés à croire que M. Carvajal tâche, sans le bonne parole, d'endormir les créanciers de l'Etat pour les amener graduellement à la banqueroute sans difficulté, sans éclat et sans bruit.

Maintenant, que M. Clinton tire enseignement de ce que nous venons de dire sur les finances d'Espagne! Il est évident que la première mesure à prendre n'est de surprendre le payement des intérêts et de consacrer l'économie provenant de là au payement du capital de la dette. La seconde mesure, quand le trésor a de l'argent, est de mettre à l'encan le capital même, les plus libéraux créanciers, c'est-à-dire les créanciers qui demandent le moins, devant être payés les premiers comme de juste. Les autres viendront plus tard et il ne sera pas à craindre que les titres montent au pair, car ils ne rapporteront plus d'intérêts, et l'Etat ne sera pas forcé de les racheter à un prix supérieur ou de beaucoup supérieur aux prix antérieurement obtenus.

De cette manière toutes les dettes se payent et l'escompte profite à l'Etat au lieu de profiter aux courtiers. Nous ne voyons pas pourquoi l'Etat ne ferait pas le courtage quand il en a le moyen, et pourquoi l'Etat seul serait forcé de rester ultra-honnête, ultra-délicat quand personne ne vent l'être envers lui. C'est un rôle stupide de victime que, dans l'intérêt du peuple entier, l'Etat ne doit pas jouer.

En pratiquant ce système, qui ne serait qu'un système de justice envers le peuple ou la masse du peuple, la dette de l'Etat de la Louisiane qu'on dit être de 27 millions serait bien vite réduite à 10 millions, sans danger de récrudescence, car les agioteurs qui n'auraient fait que rentrer dans leurs fonds ne seraient pas tentés de les engager une seconde fois après une telle rebuffade.—Nous proposons ce moyen à M. Clinton.

Engagements pour l'Opéra.

Nous apprenons avec plaisir que M. P. Canonge a débuté par un grand succès dans la tâche si difficile de composer une bonne troupe pour l'Opéra de la Nouvelle-Orléans. Les artistes de province ne nous suffisent pas. Il nous faut des premiers sujets, des sujets connus et éprouvés dans les grands théâtres de France et, s'il se peut, des chanteurs qui se soient fait applaudir par un public parisien. C'est justement un artiste de ce genre que vient d'engager M. Canonge, pour son premier ténor, et nous pouvons annoncer dès aujourd'hui que ce ténor sera M. Gueymard, qui a chanté pendant si longtemps au Grand Opéra de Paris et qui nous arrivera avec toute sa réputation de virtuose métropolitain.

M. Gueymard a créé dans la reine de Saba, l'Abyssinienne, la Magicienne, les Vêpres Siciliennes, des rôles qui sont devenus célèbres. Mais c'est surtout dans celui de Roland à Roncevaux, partition de Mermet, qu'il s'est distingué le plus et qu'il a développé un talent tout à fait supérieur soit pour le chant soit pour le drame. *L'Illustration* en parlait dans les termes suivants:

M. Gueymard a montré une chaleur et une verve singulières: Energique et fier quand il arrête les noces de Ganelon; vivement passionné quand il confesse à l'archevêque Turpin l'amour qui l'obsède et le rend infidèle à son vœu; magnifique d'élan et d'enthousiasme quand il s'anime ses compagnons au combat suprême et qu'il leur crie, en broadissant sa Durandal: *Exterminons les Sarrasins!* C'est là que de sa voix puissante et vibrante comme une trompette, il pousse des *ha* et des *si* de poitrine à mettre en fuite cent mille ennemis et à faire crouler la salle; c'est une prononciation correcte, énergique et d'une netteté surprenante. On ne perd pas un mot de tout son rôle.

Nous pouvons dire, en outre, que dans ce rôle, le succès de M. Gueymard grandit sans cesse, à tel point que l'on concevrait difficilement Roland sans ce fameux interprète. M. Mermet a écrit Roland pour M. Gueymard et l'on ne serait pas étonné que M. Gueymard eut été créé et mis au monde pour chanter Roland. —

Eh bien, c'est ce grand artiste que nous aurons le plaisir d'entendre ici la saison prochaine. Roland-Gueymard assure à lui tout seul le succès de cette saison.

Il y a deux ans, M. Calabrési tâcha en vain d'engager M. Gueymard au prix de 12,000 francs par mois, et nous ne pensions pas qu'on pût réussir là où des instances fort habiles avaient échoué. Mais M. Canonge a été plus heureux, et nous en félicitons sincèrement les dilettanti de notre ville, qui reverront enfin les beaux jours de l'Opéra.

Ce début de M. Canonge nous fait concevoir les plus belles espérances pour la composition de la troupe; et déjà, l'on nous assure qu'il est en négociation pour engager un second premier ténor et qu'il a pour ainsi dire conclu avec un excellent baritone et une forte basse, dont on nous communiquera les noms dans quelques jours. La photographie de M. Gueymard est déjà exposée chez les principaux marchands de musique de la ville.

—Nous voyons, par une annonce insérée aujourd'hui dans nos colonnes, que M. P. A. Cohen, bien connu de la population américaine et créole de notre ville, vient d'être admis comme associé dans la maison Bostick & Seymour, dont la raison sociale, dorénavant, sera: Bostick, Seymour & Cohen.

Entré dans cette maison il y a environ huit ans, M. Cohen était déjà intéressé à ses affaires avant l'expiration de la septième année, et en dirigeait la partie financière depuis plus de dix-huit mois, c'est-à-dire, pendant l'absence et depuis la mort de M. Seymour.

L'intelligence et l'énergie qu'il a déployées au début de sa carrière commerciale, ont valu à M. Cohen la position avantageuse qu'il occupe aujourd'hui dans une maison de commerce importante, et où il est presque certain d'arriver à un brillant avenir.

TRANSPORT RAPIDE DE FRET.—Il paraît que pour le transport rapide du fret, qui de sa nature ne peut attendre sans se détériorer, le chemin de fer de Mobile et Ohio, combiné avec celui de Mobile à la Nouvelle-Orléans, est encore la voie qui vaut le mieux entre la Nouvelle-Orléans et St-Louis.—Nous avons vu ici, à la Mobile, dit un journal de cette ville, dans la matinée du 30 juillet, des bills de connaissement de St-Louis à la date du 28.—Le fret était arrivé en 48 heures, et le surintendant du chemin de fer de Mobile, Nile-Orléans et Texas s'était fait fort de délivrer ce fret à la Nouvelle-Orléans le 31 au matin, ce qui est arrivé en effet. Cette rapidité de trajet est fort remarquable, et bien qu'il y ait une autre voie entre St-Louis et la Nouvelle-Orléans, de 84 milles plus courte, celle dont nous parlons l'emporte de 36 heures.

Chaque saison, il y a de 300 à 500 chars de fret périssable (comme du fret de légumes et de fruits), qui font le service entre St-Louis et la Nouvelle-Orléans. Nous pensons que cette voie ne sera que progresser dans l'estime des expéditeurs quand une épargne de temps est une condition *sine qua non* de succès pour le transport d'un certain fret.

☞ L'immense et toujours croissante demande des machines à coudre de la compagnie Grover et Baker, est une des choses les plus extraordinaires du monde. Ces machines sont devenues les favorites du Sud. Bureau de vente 107, rue du Canal.

—Les conférences données par le père Hyacinthe, à Genève, permettent de se faire une idée du programme des catholiques libéraux, bien que cet orateur semble peu pressé de paraître pas avoir un plan ferme et arrêté.

Le catholicisme libéral à Genève repose, cela va sans dire:

1° L'infaillibilité.

2° Il accepte les formes démocratiques: élections des curés, etc.

3° Il ne veut plus le célibat forcé des prêtres.

4° Il repousse la confession auriculaire imposée aux fidèles, il la veut libre.

5° Il réclame l'introduction de la langue nationale dans les cultes.

6° Il ne parle ni de culte de la Vierge, ni de celui des saints.

Quant aux dogmes, le Père Hyacinthe a déclaré pour: "Ce point des dogmes, il n'y faut pas toucher; une autre fois, il s'y reservé pour l'avenir la question des dogmes. Un synode devra s'en occuper; mais si le synode est du libre-penser et décrète-ment par le peuple catholique, et les dogmes doivent paraître, tôt ou tard, devant la conscience populaire, leurs jours sont comptés.

LA GAZETTE ALLEMANDE.—C'était hier le 30e anniversaire de la fondation de la *Gazette allemande*, dont le progrès ne s'est pas ralenti un instant pendant cette carrière déjà fort longue. C'est comme si nous disions que le succès ne lui a jamais fait défaut et qu'elle a toujours grandi dans l'estime de ses lecteurs comme dans le nôtre. Jamais succès non plus ne fut mieux mérité. Nous en félicitons M. Jacob Hassinger, directeur de cet excellent journal avec lequel nous n'avons cessé un seul jour d'avoir les meilleurs rapports, et nous faisons des vœux sincères pour que la prospérité dont il est si bien digne, se maintienne et grandisse encore si c'est possible. M. Hassinger voudra bien recevoir nos remerciements très vifs pour le fin champagne qu'il nous a adressé à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de son journal; nous ne manquerons pas de boire à la santé de notre cher confrère ainsi qu'à l'avenir de la *Gazette allemande* qu'il dirige avec tant d'habileté et de jugement.

AVIS AUX CONTRIBUABLES. ASSESSMENT DES TAXES D'ETAT.—On trouvera plus loin un avis de M. Wm H. Decker, président du Bureau des Assesseurs des Taxes d'Etat, qui prévient les contribuables de la paroisse d'Orléans que l'assessment des taxes d'Etat pour l'année 1873 est achevé, et que les registres seront soumis à l'inspection des contribuables pour rectification d'erreurs, jusqu'au 31 août, de 9 heures du matin à 3 heures du soir.

☞ Il est universellement reconnu qu'il y a beaucoup à gagner à se servir des machines à coudre de Grover et Baker; ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est leur immense succès de vente. Dépôt général pour le Sud, au No 107 de la rue du Canal.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Hier, vers trois heures de l'après-midi, dans une querelle survenue au coin des rues Lapeyrouse et Derbigny, entre un homme du nom de Théodore England, et M. Stock, celui-ci a reçu un coup de poignard, dont il est mort quelques minutes après.

Le meurtrier s'est constitué prisonnier à la station du cinquième precinct et a été incarcéré. Notre reporter s'est mis immédiatement en quête d'informations et a été autorisé à interroger le prévenu.

Voici, en substance, sa déclaration:

Je demeure dans une maison appartenant à Stock depuis trois semaines, et je tiens un magasin de coiffure au coin des rues Claiborne et Lapeyrouse. Je suis marié et j'ai trois enfants. Il y a trois ou quatre jours, ma femme m'a dit qu'elle avait peur de Stock, parce qu'il la regardait d'une sin sinère façon et semblait vouloir lui adresser la parole chaque fois qu'il l'a rencontrée. Je lui ai recommandé la patience, en lui promettant de quitter la maison aussitôt que je le pourrais convenablement et sans sacrifice.

Ce matin, vendredi, ma femme me revient me trouver à mon salon de coiffure et m'a déclaré qu'elle ne pouvait plus rester dans la maison. J'ai vu aussitôt, à l'animation qui se lisait sur son visage, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et je l'ai suppliée de s'expliquer plus catégoriquement. Elle m'a avoué alors, qu'au moment où elle passait devant la chambre de Stock, pour aller dans la rue, celui-ci l'a accostée et l'a prise dans ses bras, pour l'entraîner dans son appartement.

Elle a résisté énergiquement et a réussi à se dégager de son étreinte. Indignée de cet audacieux attentat à sa vertu et affolée de peur, elle a fui la maison et elle est venue se réfugier près de moi.

Après avoir tout appris, je me suis rendu à la maison de Stock, dans le but de lui demander compte de son action.

Je n'ai pu le voir que vers quatre heures de l'après-midi; mais, dès les premières paroles que je lui ai adressées, il a refusé de répondre aux explications que je lui priais poliment de me donner; et courant à l'arrière-cour, il est revenu, armé d'une hache. Voyant que me vie était en danger, je suis précipitamment dans ma chambre, où j'ai trouvé un poignard. A ma porte, j'ai rencontré Stock, qui m'attendait la hache levée. Une lutte a eu lieu entre nous, et je lui ai enfoncé mon arme dans la poitrine. Il est tombé sur le parquet, et je suis sorti aussitôt, pour me constituer prisonnier.

Theodore England est un homme de haute taille, âgé de trente-cinq ans, à peu près. Il a une figure intelligente et douce et paraît beaucoup d'avoir été forcé par les circonstances de tuer Stock, pour défendre sa propre vie.

Une amazone de la rue Bourgogne, dont le nom nous est inconnu, s'est mise dans la tête, hier matin, vers onze heures, d'attenter à la vie de sa bonne amie Mary McIntyre.

En conséquence, elle a armé son bras vaillant d'un énorme revolver, et se trouvant vis-à-vis de Mary, elle lui a lâché, à bout portant, son petit coup de pistolet, dans la figure.

La balle a effleuré le menton de Mary et elle en a été quitte pour la peur et une égratignure.

La belligueuse inconnue a été incarcérée.

Depuis une semaine environ, on n'entendait plus parler d'incendies. Nous avions donc lieu d'espérer qu'il y aurait relâche cette année, au moins pendant l'été; mais il paraît que nous nous étions bercé de fallacieuses illusions; car avant-hier soir, vers onze heures et demie, le tintement lugubre de la cloche d'alarme est venu nous rappeler soudain à la réalité. Le feu avait pris à l'arrière de M. George Cronan, située au coin des rues Girod et Magnolia, et un tiers du susdit bâtiment était en flammes, avant l'arrivée des pompiers.

Néanmoins, après des efforts surhumains, on est parvenu à empêcher progrès de l'incendie, et les pertes, qui auraient pu s'élever à $250,000, n'ont été que de $50,000. Elles sont d'ailleurs couvertes par des assurances dans plusieurs compagnies de la ville.

Presque à la même heure, le feu se déclarait dans une maison située au coin des rues Prytania et Orléans, appartenant à John McKnight et habitée par un ouvrier nommé Wm Wolf.

La bâtisse a été entièrement consumée, et les pertes sont évaluées à $1000.

Pour la troisième fois dans la même nuit, nos braves pompiers ont dû courir encore au coin de la rue Dauphine et de l'Avenue Royale, où un autre incendie venait d'éclater, dans une maison en bois, à un étage, appartenant à M. Castain et habitée par Harris Young. Cette bâtisse a eu le même sort que les deux premières. Les pertes sont évaluées à $1000 et sont couvertes par une assurance.

Nous recevons de M. L. M. Tourné, chef de bureau de l'Hôpital de Charité, le rapport mensuel de l'établissement.

Du 1er juillet au 1er août:
Admissions: Hommes 261. Femmes 84. 345.

Renvois: Hommes 193. Femmes 60.—253.
Décès: Hommes 55. Femmes 18.—73.
Restant à l'Hôpital le 1er août: Hommes 284. Femmes 145.—429.
Lieu de naissance des patients admis: Etrangers 260. Etats-Unis 135.—395.

FAITS DIVERS.—Joseph Room, un jouvenceau âgé de dix-huit ans, qui prétend appartenir à la confrérie des *Newsboys*, a été arrêté hier matin par le policier O'Conner, accusé de vol.

Un homme du nom de Thomas Kelly s'est noyé hier, en se baignant dans le fleuve, près du canal Harvey. On n'a pas retrouvé le corps de ce malheureux.

Un petit nègre, âgé de treize ans, jouant, hier matin, sur la levée, près du ferry de la rue du Canal, est tombé accidentellement dans le fleuve et se serait noyé infailliblement, sans le dévouement d'un des employés du ferry, qui s'est jeté à l'eau pour le repêcher. Le négrillon en a été quitte pour la peur et quelques gorgées de l'eau bourbeuse du Mississippi.

Un vieux nègre, qui se glorifie du nom de John Oakham et qui joint à son titre de citoyen américain, celui de citoyen de la nègre, a été appréhendé au corps, pour avoir enlevé une paire de guêtres à M. Cohen, afin d'en parer ses pieds africains.

TEMPERATURE.— 1er août 1873.
Thermomètre de C. Dufaniel, opticien

	Fahrenheit.	Centigrades.
6 A. M.	77	25
12 M.	86	30
3 P. M.	90	32
6 P. M.	86	30

—On a vendu à Londres, mercredi dernier, les objets d'art et de curiosité ayant appartenu à l'auteur anglais Macready, pour lequel on avons annoncé la mort.

Parmi les objets qui ont obtenu le plus haut prix, citons seulement ceux-ci: Deux manuscrits de Dickens, qui se sont vendus de 200 à 300 fr. chacun.

Les pompiers de Paris ayant une institution particulière, "La Mutualité," fondée en 1850, pour venir en aide aux veuves et aux orphelins de ses membres, a donné, le 13 janvier 1873, une fête.

Une troupe ambulante italienne a la prétention d'avoir découvert les ossements de Charles Stuart, le prétendant, 125 fr.

Le parfait bouquet dont la reine s'est servi au théâtre de Drury-Lane, 175 fr.

Etc., etc.

A Paris, les prix courent meurtriers été doublés.

CHRONIQUE.

12 *juillet*.—Avez-vous remarqué combien il y a souvent entre deux hommes étrangers l'un à l'autre, une sympathie soudaine? Hier, encore qui aurait vu, il y a quelques heures à peine, deux hommes se promener sur le pont de Kehl, qui ne voir des curieux mandés aux abords du palais et tenus en respect par une escorte de gendarmes de la paix. Ils étaient tous deux jeunes tous les deux, et quoique différant d'opinions très sérieusement, ils causaient comme deux amis. Ils avaient tous deux, en effet, un ami commun, et cet ami commun, c'était le Rhin.

Ils se rencontrèrent à Kehl, et ils se dirigèrent ensemble vers le pont. Ils causaient de leurs amours, de leurs espérances, de leurs projets d'avenir, de leurs rêves de bonheur. Ils ne se connaissaient pas, ils ne se connaîtront jamais, ils ne se reverront peut-être jamais, et ils se parlaient comme deux frères, comme deux amis d'enfance, comme deux hommes qui ont vécu ensemble, qui ont souffert ensemble, qui ont pleuré ensemble.

Ils arrivèrent au milieu du pont, et ils s'arrêtèrent, et ils se regardèrent, et ils se dirent adieu, et ils se quittèrent, et ils ne se retournèrent pas, et ils ne se revirent pas, et ils ne se reverront jamais, et ils ne se connaîtront jamais, et ils ne se reverront jamais, et ils ne se connaîtront jamais, et ils ne se reverront jamais, et ils ne se connaîtront jamais